



ALGER LA BLANCHE DE NOURREDDINE LOUHAL

# Sur les traces de L'Mâakra et de cheikh El-Kanoun

«Les jeux, j'en connais un bout», confie Nourreddine Louhal dans son prologue. «Alors, quoi de mieux qu'une excursion dans l'univers féerique de l'enfance, pour y boire à la fontaine de jouvence et retrouver ainsi ma tendre enfance...»

Voilà un auteur qui écrit avec persévérance et beaucoup de régularité, réussissant à créer, dans chaque livre, cette ambiance particulière qui procure des émotions au lecteur. Dans son dernier ouvrage *Alger la blanche*. Contes, légendes et *bouqalate*, paru aux éditions Tafat, l'écrivain visuel (qui ne néglige pas pour autant son écoute) a surtout fait appel à sa mémoire. Il a cherché des souvenirs de son enfance, mystérieux et importants. Des souvenirs comme des morceaux de puzzle qu'il est arrivé à placer, le tout complété par le recueil de témoignages qui ont pu se transmettre par voie de tradition orale. «Et, c'est ainsi que j'ai décidé "de refaire le chemin à l'envers" pour cueillir l'historiette et le conte que j'avais écrits sur les murs de ma Casbah ! Certes ils s'en trouvent décrépis les murs de ma Casbah, mais c'est l'endroit qui me parle le mieux et que je comprends si bien ! Généreuse dans l'âme, j'eus tôt fait de récupérer ce patrimoine immatériel de sous les décombres des *douérate* effondrées. D'ailleurs, en voici un assortiment de ces contes et légendes que j'ai dépoussiérés de l'oubli et que j'ai imaginés dans le décor des dédales de *z'nikat*», nous dit-il dans son langage coloré, à la sève généreuse. Etant natif de la médina d'Alger, Nourreddine Louhal n'a pas eu trop de difficulté à écrire sur le passé de la vieille ville, un passé dont il a pu reconstituer un aspect passionnant (les contes, légendes et autres *bouqalate*), en plus de donner une description très exacte de l'environnement qu'il connaissait. Le livre est d'ailleurs rempli de détails finement observés sur les

lieux, les gens. Le décor fait donc partie du thème, si ce n'est pas le thème lui-même, comme le suggère le titre de l'ouvrage («Alger la blanche»). «Au demeurant, j'ai pris le soin d'enjoliver chaque conte du décor d'un lieu, d'un endroit qui va sans aucun doute aider le lecteur à mieux connaître le vieil Alger», précise l'auteur dans le prologue.

L'originalité du livre, c'est justement de combiner les caractéristiques du récit oral (des histoires à raconter, censées peu ancrées dans l'espace et le temps) et l'effet de réel (des histoires qui donnent aussi à voir, car fortement ancrées dans un lieu et une époque). Ici, les personnages des contes et légendes se révèlent non seulement par leurs actions, mais encore par leur décor habituel de vie, leur environnement physique et social et par des impressions sensorielles, exprimées sous forme d'images. Toponymie et anthroponymie, éléments d'histoire et données anthropologiques ajoutent au cachet d'un ouvrage qui porte l'estampille de Nourreddine Louhal. Autant dire que l'auteur invite à un voyage merveilleux, dans un autre monde, régi par d'autres lois ; mais aussi à une visite guidée qui permet au lecteur de voir et de comprendre tout ce qui se passe dans la médina. «Ne jamais cesser de tenir dans sa main, la main de l'enfant que l'on était», disait Miguel de Cervantès. Pour éviter la vieillesse mentale et maintenir la jeunesse d'esprit, les parents devraient lire ce livre. A leur tour, ils pourraient raconter à leurs enfants les histoires qui avaient peuplé l'âge de la féerie et des enchantements, du temps où Alger la blanche était encore généreuse



de bienfaits et de lieux mythiques. Place maintenant au voyage dans le merveilleux, à travers les vestiges d'une civilisation disparue (ou les traces qui en restent) et les souvenirs d'un passé pas si lointain que ça. Le flâneur (car, dans cette visite guidée, on se promène sans hâte, au hasard, en s'abandonnant à l'impression et au spectacle du moment) pénètre dans «La Casbah d'Alger par la "z'niqa" (venelle) Azzouzi-Mohamed qui s'ouvre à l'angle de la villa du Millénaire (ex-villa du Centenaire), de l'architecte Léon Claro sise à Bab Edjedid». Il est aussitôt accueilli par les effluves de la vie, l'odeur du basilic (*lahbeg*) «qui s'échappe des *touiqat* (fenêtres) pour mettre en fuite la mélancolie et l'état d'âme versatile du poète». Comme entrée en matière, dans l'avant-propos, on ne peut faire mieux : le pouvoir évocateur de l'odeur du basilic est si fort que la mémoire olfactive du lecteur s'en trouve aiguillonnée. Cela a le pouvoir d'exciter l'imagination, les empreintes laissées par les odeurs dans notre mémoire étant de formidables réserves d'émotions. Par la vertu d'une plante à feuilles aromatiques, c'est l'enfance qui se dresse devant le promeneur.

Le talent de conteur de Nourreddine Louhal faisant le reste, le visiteur n'a plus qu'à se laisser «conter récits et légendes par les galeries de vieilles pierres et les murs qui recèlent de tendres souvenirs de jeunesse». Au reste, l'hospitalité proverbiale de «l'anonyme Casbadji, si prompt à l'échange d'un *sbah el kheir* rassurant et prometteur», est un appel à retrouver l'enfant ludique qui est en soi, celui qui imaginait des histoires et des aventures fabuleuses.

Dans son avant-propos, l'auteur multiplie les prévenances. Il joue parfaitement son rôle d'hôte, expliquant à son lecteur qu'un conte «ça se déguste et se discute à la fin», et combien le menu offert se compose de mets fort savoureux : «La Cas-

bah est bel et bien ce sillon de terre si propice à l'éclosion de contes et de légendes, du moment qu'il est fertilisé par l'imagination des petites gens.» Foi de grand-mère Keltouma qui en possédait une riche collection ! Elle qui, au soir des longues nuits d'hiver, quand le *f'nardji* (l'allumeur de réverbère) «plantait le décor pour l'heure du conte», se faisait d'abord prier «pour lui arracher *hadjitek*, cette clef du conte et à laquelle je m'empressais de répondre *madjitek*, nous rappelle-t-il. La grand-mère se prêtait au jeu, enfin, elle ressortait quelques contes en commençant par diminuer la lumière de la lampe à pétrole. Respectueux du cérémonial, l'enfant espiègle est maintenant sage comme une image. Il est tout-ouïe. «Les contes de chez nous» (titre du chapitre premier) que raconte l'auteur selon une lecture remixée, ce sont des histoires qui gardent une part importante d'imaginaire, mais qui fonctionnent suivant la trame du récit réaliste. Ils sont, en effet, connectés à des souvenirs d'enfance et de jeunesse, à des fragments de culture populaire, à des endroits mythiques qui risquent de s'effacer à jamais de la mémoire collective. Sous la plume de Nourreddine Louhal, tout cela respire et insuffle la vie à la médina.

C'est cheikh El Kanoun, «le gardien des flammes et des feux éternels», qui inaugure la galerie de personnages fantastiques, pittoresques, truculents, terriblement attachants qui peuplent l'univers fantasmagorique du petit Casbadji. «Soyez sages ! De là où il se blottit dans la chaleur des braises, cheikh El Kanoun épie nos faits et gestes et il saura reconnaître l'ange du garnement qu'il punira !» avertissait la Mani Keltouma. Lorsque la tendre grand-mère s'énervait, elle brandissait la menace de «L'ghoula» (l'ogresse) et se mettait à héler «*Aïcha moulate r'djel el maâza*, ou l'ogresse aux pieds de chèvre». Et l'auteur de raconter «*Aïcha Kandisha*, la «Condesa» d'Espagne belle et vorace», dont l'histoire remonte probablement au temps des raïs et de la course en Méditerranée. Il y a ensuite l'histoire de M'qidèche, de L'ghoula et de sa captive Loundja. Ici, le voyage commence «du temps où l'homme et l'animal se parlaient et réalisaient des roulés-boulés» ensemble, et s'achève dans l'oued K'nis et le Ravin de la femme sauvage. Le lecteur retrouve Loundja, la captive d'El Ghoula, dans le conte suivant et dont Nourreddine Louhal a imaginé les aventures dans Dar El Ghoula, située dans le quartier de Soustara. Et puis, peut-être aussi que L'Ghoula et le grappin n'en font qu'un ? «Un mystère demeure toutefois : mais pourquoi a-t-on attribué le nom de L'Ghoula à cet outil ?» L'histoire de Settouta la sorcière, également très imagée et

pleine d'enseignements, est suivie d'une digression sur un cheval, un sultan, un hakim et Richard III d'Angleterre. Quant à l'incontournable Djeha, il illumine de ses facéties les quartiers de «Djamâa Lihoud», de Laâqiba ou le souk des Trois Horloges de Bab El-Oued. Ah ! le spectacle de Djeha et son fils portant un âne sur leurs épaules. Mais écoutons plutôt le père de l'auteur qui disait : «Dis au prétentieux qui te regarde du haut de son âne : félicitations, ton baudet a tout d'un cheval.» L'auteur a plein d'autres histoires à raconter sur l'âne si doux (l'âne «Sidhoum», l'ami d'El Bahdja), le pilon (*El yad el mahrez*, ou *eddenya mâa el ouaka*), ou encore l'histoire du «Ravin de la femme sauvage». Avec ce dernier conte s'opère la transition en douceur vers le récit populaire traditionnel, plus ou moins fabuleux : les légendes d'Alger (deuxième chapitre).

«Au cœur de la séculaire Casbah d'Alger, on entend encore le murmure de la galerie de vieilles pierres qui content des liaisons sentimentales, souvent dramatiques et porteuses de morale. L'histoire de L'Mâakra, N'fissa et sa sœur Fatma, Khedaoudj El Aamia, la reine Zaphire, Lalahoum, El Aalia et Lalla Mimouna en est un bouquet d'idylles de cœurs parmi tout un florilège d'histoires à l'eau de rose», résume l'auteur avant de partir sur les traces de tous ces personnages de légende. Où le lecteur découvre que «l'amour apprend les ânes à danser», sinon que «l'amour est tout yeux et ne voit rien».

Les traces de ces héroïnes, c'est aussi *dar raïba* (la maison en ruine) à Houanet Sidi Abdellah, c'est le cimetière profané des deux princesses N'fissa et Fatma à la rue N'fissa, c'est la douera de L'Mâkra et tant d'autres lieux chargés de culture et d'histoire que l'auteur revisite dans les «Scènes d'Alger». Le troisième et dernier chapitre («Le jeu de la bouqala et les croyances populaires») complète le florilège de pièces choisies qui, toutes, charrient des valeurs, des croyances, des attitudes et des normes sociales.

Pour l'auteur, c'est une manière intelligente de rappeler au lecteur que ces histoires sont un excellent moyen de communication, d'apprentissage à comment se conduire et comment réfléchir, de développement de la pensée critique et de l'empathie. Le mérite de Nourreddine Louhal, c'est d'avoir réécrit ces histoires selon une grille de lecture contemporaine et avec le talent qu'on lui connaît. A savourer, le soir, de préférence avec un bon thé.

Hocine Tamou

Nourreddine Louhal *Alger la blanche. Contes, légendes et bouqalate*, éditions Tafat 2016, 254 pages, 600 DA.

## LE COUP DE BILL'ART DU SOIR

### Le bon et le mauvais exemple

Chaque génération apprend et hérite quelque chose de la précédente. Si les jeunes d'aujourd'hui avaient, durant leur enfance, vu les adultes faire preuve de civisme et de bonne éducation, ils seraient aujourd'hui polis et bien éduqués. Ils auraient appris le plus normalement du monde comment monter dans un bus, sans bousculade. Si les jeunes d'aujourd'hui avaient vu des adultes jeter les papiers dans les poubelles et ne dégradaient pas l'environnement, les biens et l'espace publics, ils auraient un comportement comparable aux jeunes dans d'autres pays comme le Japon, la Finlande ou Singapour. Les jeunes d'aujourd'hui n'auraient pas appris ces mots et ces expressions vulgaires et extrêmement violentes.

Si les jeunes d'aujourd'hui avaient vu des adultes respecter la femme, on les verrait aujourd'hui se comporter comme des gentlemen avec les femmes, dans la rue et partout ailleurs.

Respectez la femme aujourd'hui pour que les futures générations respectent vos filles demain.

Par Kader Bakou

K. B.  
bakoukader@yahoo.fr

**Actucult**  
LIBRAIRIE LA RENAISSANCE DE RIADH-EL-FETH (EL-MADANIA, ALGER)  
Mercredi 8 mars partir de 14h30 : Malika Guerfi-Tabli signera ses livres *En Quête d'amour* et *Hymne à l'amour, hymne à la paix* (recueil de poèmes).  
MUSÉE NATIONAL AHMED-ZABANA (ORAN)  
Jusqu'au 31 mars : Exposition de peinture de l'artiste Hirech Boumediène.  
MAISON DE LA CULTURE GUENFOUD-EL-HAMELOUI DE M'SILA  
Jusqu'au 10 mars : Conférence

nationale sur le combat de la femme algérienne et son image au cinéma. Témoignages des moujahidate Baya El-Hachemi, Yamina Cherrad, Hafsa Besker et la projection des films : *L'héroïne, Elles ont rejoint le maquis, Moujahidate, Mamia Chentouf, La vie d'un jour, Yema, Mal Watani, Khedra et les autres* et *Barberousse*.  
ESPACIO ESPAÑA DE L'INSTITUT CERVANTÉS D'ALGER (RUE KHELIFA- BOUKHALFA, ALGER)  
Du 9 au 30 mars à 18h : Cycle de cinéma «Espace féminin», dans le cadre de la Journée internationale de la Femme.  
MAISON DE LA CULTURE AHMED-

AROUA (KOLÉA, TIPASA)  
Mercredi 8 mars : 5<sup>e</sup> Salon de la création féminine.  
Mercredi 8 mars : Concerts de Nawel Iloul et Salim Bedla.  
GALERIE SEEN ART (N°156 LOTISSEMENT EL-BINA, DÉLY-IBRAHIM, ALGER)  
Jusqu'au 20 mars : Exposition collective «Substance», animée par les sculpteurs Merzouk Bellahcen, Arezki Mezahem et Zaki Sellam.  
MUSÉE D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN D'ALGER (25, RUE LARBI BEN-M'HIDI, ALGER-CENTRE)  
jusqu'au 18 mars : Dans le cadre de la 1<sup>re</sup> édition de la Journée mondiale du

design italien, expositions «Le Grand jeu de l'industrie» et «Le Design italien rencontre le design algérien». Commissaire de l'expo: Feriel Gasmî Issiakhem.  
Jusqu'au 31 mars : Exposition de mangas à l'occasion du 10<sup>e</sup> anniversaire de la maison d'édition algérienne Z-Link.  
SALLE IBN-ZEYDOUN DE RIADH EL-FETH (EL-MADANIA, ALGER)  
Mercredi 8 mars à 14h : Concert de Samir Toumi, à l'occasion de la Journée internationale de la femme. Prix du billet : 800 DA.  
Jeudi 9 mars à 19h : Concert de Blidian Thugs et de Carapeace. Lancement de

la nouvelle scène musicale algérienne. Prix du billet : 500 DA.  
GALERIE D'ARTS LA BAIGNOIRE (ALGER-CENTRE)  
Jusqu'au 25 mars : Exposition de photographies d'art «La Roma la ntouma» (Ni Rome ni vous), par le photographe Oussama Tabiti.  
CENTRE COMMERCIAL & DE LOISIRS DE BAB-EZZOUAR (ALGER)  
Jusqu'au 9 mars : Exposition de photographies «Win el harba» de Hind Oufriha.  
PALAIS DE RAIS, BASTION 23 (BAB-EL-OUED, ALGER)  
Jusqu'au 16 mars : Exposition de peinture de l'artiste Karim Beladjila.